

## Chapitre 6

Autrefois, pour savoir le chemin, je comptais les virages. Pour être comme tout le monde. Sûr et certain. Maintenant je n'ai plus besoin. A leur forme, à la façon du chauffeur de les négocier, je pourrais vous dire exactement où l'on est.

Là, ça se calme. Sur la grande ligne droite, on passe, sur la gauche, la bergerie aux oliviers. Il paraît que le paysage est magnifique. Les gens viennent de loin s'y promener. Ils se tapent ces lacets infernaux, aller et retour, juste pour le coup d'œil. En expédition. Cordes, casques et combinaisons.

-Tu peux pas ralentir un peu, on n'est peut-être plus à cinq minutes.

-C'est vrai, je vais trop vite.

Après l'embranchement, où la route fait un coude en épingle à cheveux, réapparaît le murmure de la rivière. Seules quelques rangées de vignes nous séparent de l'eau et je peux sentir, nettement, l'odeur cendrée du sulfate, qui protège les feuilles de la maladie.

-En plus, tu as raison, il est sans doute déjà trop tard !

-Tu crois que c'est un garçon ou une fille ?!

-Une chance sur deux, Tom. Ça n'a pas changé.

-Moi, j'aurais bien voulu savoir.

-Savoir pour quoi ? !

-Pour s'habituer à l'idée... C'est pas pareil.

-Mais si c'est pareil.

Le machin est là et voilà, ça démarre.

Depuis des mois on a ces mêmes discussions. Mais ça ne fait pas de mal de répéter. Ça rentre dans la tête. Comme la musique rentre dans les doigts, à force d'appuyer les touches sur le clavier du piano. Et après, c'est agréable de les laisser se balader tous seuls, de les sentir reconnaître le chemin.

On a traversé lentement les huit villages qui s'égrainent, de plus en plus gros, jusqu'à la ville. Papa m'a décrit l'état des nuages dans le ciel, les couleurs de la campagne mangée de soleil.

-Et moi, quand je suis né, si vous aviez su avant, vous auriez pu vous habituer.

-Ca n'a rien à voir avec l'habitude, Tom. C'est la vie qui vous tombe dessus. Chaque jour. Même à ça, on ne s'y habitue pas.

Chaque jour est une naissance. Pour chacun. Des fois on a des yeux, des fois on n'en a pas. Parfois, c'est les mains qu'on n'a pas, d'autres fois, le cœur qu'on a en pierre.

-Mais moi c'est les yeux.

On atteignait la dernière grande ligne droite avant les ronds-points. Ça ne fait pas de mal de répéter certaines choses. Une vague senteur de pourri allait nous parvenir depuis la distillerie. Ensuite, ce seraient les effluves d'essence de la station-service et après, nous serions en ville.